

Que ce coup de maître fût le fait d'un artilleur n'étonnera qu'à moitié: Laclos savait calculer une trajectoire et infliger les plus grands dégâts à ses cibles. Connu pour ses idées et son insolence, des garnisons de Grenoble à celles de La Rochelle, l'officier avait bien fait quelques tentatives théâtrales et poétiques, mais il avait l'esprit trop raisonneur et analytique pour s'abandonner aux sentiments et se satisfaire de simples actions. Ses roués préméditant chaque geste avec la froideur du stratège, on en conclut que l'artilleur ne pouvait qu'être l'un des leurs: pas de fumée sans feu.

Toute sa vie, Laclos soutint à l'inverse qu'il avait eu des intentions vertueuses en signant son livre. Il voulait « rendre service aux mœurs » en dénonçant ces monstres qui ne peuvent jouir qu'à condition d'avilir leurs proies. Mari fidèle, officier bien noté, Laclos n'aurait décrit que ce qu'il souhaitait voir disparaître à jamais, en bon lecteur de Rousseau. Mais il donne un éclat si fatal à la canaillerie aristocratique qu'on ne peut que s'interroger sur ses intentions et entendre la question que Diderot posa dans un autre contexte: Est-il bon, est-il méchant ?

**Vice.** Car l'artilleur a beau dire qu'il parle pour les victimes, il écrit du côté des bourreaux. Et s'il se met dans la peau de ces missionnaires du mal pour révéler l'enfer qui les habite, il en tire à l'évidence une sorte de volupté sèche. Revendiqué pendant la Révolution, son féminisme reste lui-même occulté par la présence écrasante de la Merteuil au cœur de son dispositif criminel. Sa proximité dans la vie réelle avec le duc d'Orléans, ce cousin de Louis XVI qui intrigua pour monter sur le trône en pleine tempête révolutionnaire, accentua encore les soupçons: chacun se souvenait des bacchanales qu'organisait le Régent, l'arrière grand-père du duc, dans ce même Palais-Royal.

Certes, les stratèges atroces de la Merteuil et de Valmont ne les conduisent qu'au malheur ou à la mort. Mais leur absence de scrupule laisse entendre à quel point ils sont heureux de s'être exclus de l'espèce humaine. A quel titre faire le mal serait-il condamnable, puisqu'il appartient à la Création ? semblent-ils dire. Pourquoi s'interdire Satan, si beau, si pur ? dira plus tard Baudelaire, grand lecteur des « Liaisons ». L'abjection n'est-elle pas au cœur du désir ? soufflera Bataille, au siècle suivant. N'y a-t-il pas une sorte de sainteté à se vouer au crime ? dira Genet.

La descendance de Laclos est pléthorique, on le voit. C'est depuis son roman que le vice sanctifie en littérature, l'enfer y étant à l'inverse « pavé de bonnes intentions ». Il a introduit le diable dans les bibliothèques, les bédouilles, les chaumières. Il a encouragé les écrivains à dire la trahison et le crime, tout comme on forme les prêtres et les éducateurs à propager le bien. Quiconque ouvre aujourd'hui ce maître livre est encore saisi par une irrésistible odeur de poudre: l'artilleur sent plus que jamais le soufre ■

« Les liaisons dangereuses », de Laclos. Nouvelle édition établie par Catriona Seth (Gallimard, « Pléiade », 1 040 p., 42 € jusqu'au 30 juin).